

# **Paysage absolu (sur C.F. Ramuz)**

(Paysaje absoluto (Sobre Ramuz))  
(Absolute landscape (About Ramuz))

**Chareyre-Méjan, Alain**

Université de Provence,  
29, rue E. Nortier, 92200 Neuilly-sur-Seine, France  
Tlfn.: (33.1) 46 24 09 54

BIBLID [1132-3310 (1998) 7; 77-84]

## **Resumen**

La obra del autor helvético C. F. Ramuz trata de la naturaleza extraña de la presencia como tal, lo que no es otra cosa que la realidad del mundo en su dimensión indivisible. Se puede así decir que hay un fantástico ramuziano pero que no hace referencia a ninguna supernaturaleza romántica. Ramuz sólo describe el misterio del espacio. Porque el espacio es la imagen insólita e inhumana de la identidad absoluta de las cosas.

**Palabras clave:** presencia, paisaje, espacio, fantástico, imagen.

## **Résumé**

L'œuvre du Suisse C. F. Ramuz a pour objet l'étrangeté de la présence comme telle. Cette dernière se ramène au fait du monde dans sa vérité indivisible. Il y a ainsi un fantastique ramuzien, mais il ne convoque aucune surnature : il a à voir avec la description du mystère de l'espace. Car l'espace est l'image insolite et inhumaine de l'identité absolue des choses.

**Mots-clés:** présence, paysage, espace, fantastique, image.

### **Abstract**

The work of the Swiss author C.F. Ramuz deals with the strange nature of the presence in itself. This being concerned with the world within its indivisible truth. We can therefore talk of a Ramuzian fantastic but it doesn't imply supernatural: it is to do with the description of the mystery of space, since space is the unusual and inhuman image of the absolute identity of everything.

**Keywords:** presence, landscape, space, gothic, image.

Et rien dans le champ de vision ne permet de conclure qu'il est vu par un œil

Wittgenstein, *Tractatus*, 5, 633

### **1. Le monde moins le regard**

On dirait, au bout du compte, qu'en Occident, *nulle présence pure ne saurait se concevoir sans une convergence des jugements* (Guerrin/Montebello, 1996: 7). Être réel semble d'abord être *visible*, au sens le plus fort -et le plus simple- de "capable d'être vu". Chez Platon, la réalité ultime est idée c'est-à-dire *prise en vue* et -autrement mais à l'intérieur d'une logique voisine- Saint Paul lance la nouvelle de la résurrection de Jésus en témoignant qu'on l'a bien vu et reconnu après sa mort. La présence est témoignage, "nouvelle", récit d'une rencontre potentiellement universelle des regards...

Il me semble que la grande caractéristique de ce que l'on appelle aujourd'hui le fantastique -caractéristique qui le distingue justement d'autres formes d'imaginaires comme le merveilleux et le

féérique- c'est qu'il rompt d'avec la définition de la présence comme annonce, signe. Avec lui, la présence n'est plus objet de foi -je veux dire message, représentation- mais d'étonnement. Elle n'est pas au fond du tombeau vide, comme objet de croyance, mais dans l'irréductibilité de quelque chose à la croyance. Elle réalise, pour ainsi dire, l'immanence comme telle.

C'est en ce sens que je parlerais sans hésitation d'un fantastique de l'œuvre de Charles Ferdinand Ramuz; faisant l'impasse sur ce fait qu'il n'est pas un penseur et un écrivain athée et qu'il n'en fait pas mystère. Car lorsqu'on oublie, ou lorsqu'on ignore, les tenants métaphysiques et spiritualistes de ses présupposés (et pourquoi faudrait-il absolument les connaître pour le lire?), ce qu'il écrit nous plonge d'abord dans un réel incapable de contribuer, en plus, à sa propre intelligibilité. Ramuz nous donne l'impression de vouloir décrire à toute force *le fait même du monde* dans sa dimension justement comme telle ininterprétable. Il y a dans l'œuvre de Ramuz un irréductible qui relève de l'effectivité plus que de la vérité, et fantastique ne signifie pas chez lui *surnaturel* mais étrange à force de n'obéir qu'au principe d'identité.

*Il y avait quelque chose de blanc qui a bougé de nouveau derrière les buissons [...] c'était venu on ne sait d'où [...] qu'est-ce que c'est? [...] Seulement cette chose blanche qui continuait à se déplacer[...] (Ramuz, 1990: 135)*

L'insolite de l'identité absolue des choses, l'invasion du monde par le monde lui-même, voilà ce qu'on trouve chez Ramuz. *Une voix d'homme, une voix de femme. Et c'était elle et c'était lui ; maintenant* (id: 229): l'insolite tient à ce que le monde est maintenant complet; à ce que la sensibilité à la réalité plate de tout est devenue entière. Sensibilité à une objectivité indépendante du facteur humain et du mythe du regard extérieur. Voici le monde comme il est quand personne ne le voit et *La grande peur dans la montagne* se contente de restituer l'impression en tout et pour tout renversante que peut faire le Dehors lorsqu'il se présente dans son fond non humain;

lorsqu'il n'y a plus personne, rien que l'air, la pierre, et l'eau, les choses qui ne sentent pas, les choses qui ne pensent pas, les choses qui ne parlent pas (Ramuz, 1993: 54).

*Mais il n'y avait ni enfants, ni femmes, ni hommes, ni bruit de voix, ni bruit de scie, ni bruit de faux, ni cris de poule, ni quand on plante un clou, ni quand on rabote une planche ; et portant ses regards autour de lui, Joseph continuait de se faire mal aux yeux à des pierres, à toujours des pierres, à rien que des pierres ; et à toujours personne, et à cette absence de tout mouvement et de tout bruit (id: 106).*

Dans *Derborence* comme dans *La grande peur*, le beau temps règne sur la montagne, mais sans s'occuper de rien et le sentiment fantastique naît paradoxalement de la terrible évidence de ce grand calme blanc qui rabat les choses sur elles-mêmes.

Car l'immobilité éternelle du monde dans l'instant est l'équivalent visuel de son silence et comme la consécration de l'aporie ontologique de toute *localité*. De n'être inhumainement rien d'autre qu'existante, la chose adhère à sa localité comme elle adhère à son mutisme. *Dans le silence de la haute montagne [...] on entend seulement qu'on n'entend rien* (Ramuz, 1990: 17) parce qu'il n'y a rien à entendre du réel. Et de même on ne voit rien parce qu'il n'y a pas de repères extérieurs à l'espace pour le juger. Beau temps en montagne: chose terrible, mystère de "l'endroit" même; occasion de sentir que le lieu n'est que la figure du réel égalé à lui-même. De même que rien ne peut être autrement qu'être, rien ne peut être que dans l'espace, qui est sans limite parce qu'on est toujours dedans. *On ne touche rien. On ne touche que l'air qui est tendre, qui est élastique, qui cède aussitôt, puis revient* (id: 119). L'espace n'est plus la dimension des choses ou la forme au terme de laquelle elles nous affectent, il est inventé depuis la sensation qu'il fait; sensation du terrible "avoir lieu" à quoi tout paraît se résumer. Dans l'imaginaire ramuzien, au lieu que ce soit le monstre qui trouble le pouvoir prédicatif de la parole, c'est la chose même et -au fond- l'art de

Ramuz consiste à utiliser le paysage dans le livre comme l'équivalent figural d'un énoncé existentiel. Fantastique à force de littéralité, le paysage rend le côté indicible des choses à force d'être seulement réelle. Le monde est un paysage. Mais le paysage n'est pas un état d'âme.

## 2. La présence-paysage

Pourquoi l'image d'un Ramuz "conteur" ne nous satisfait-elle pas? Pourquoi sentons-nous de toutes façons que ses livres dépassent largement l'allégorie, la leçon, la fable qu'on peut parfois en tirer en filigrane. *Le garçon savoyard* possède tous les caractères d'un conte merveilleux avec sa quête de la femme idéale, l'adolescence enfiévrée de son héros, son "intégrisme" érotique et sa soif de pureté. Mais le fait est qu'il y a toujours quelque chose de plus dans les nouvelles de Ramuz que des symboles. Quelque chose qui est là en plus du reste; du récit, de la vision du monde qu'il pense illustrer. C'est ce quelque chose que j'appelle le paysage. Evidemment, nous sommes habitués à pointer dans le paysage l'expression d'une subjectivité. Mais chez Ramuz, le paysage n'est relatif à rien.

La montagne effondrée qui ensevelit les chalets de la haute pâture c'est l'"imperium" de l'espace, sa "venue" perpétuelle, sa façon de prendre notre place parce que nous aussi nous ne sommes que de l'espace. *Le paysage s'infiltré partout, parce qu'il est tout ce qui existe*. Quand le glacier tombe et emporte tout sur son passage (*Derborence*), quand un pierrier s'effondre (*La grande peur*), ce qui arrive vient du fond de l'espace (id: 20). Tout sort toujours de l'espace, de rien d'autre. Et tout ce à quoi on peut ramener ce qu'on éprouve revient en fin de compte à l'impression que "quelque chose est là". Comme c'est de l'espace, on ne sait pas ce qui est là, et on est plein de stupeur et d'admiration. On ne peut s'en détourner. Ce qui demeure là n'est pas caché dans le décor, dans le paysage. Ce n'est pas une chose particulière, élue, parmi les autres. Ramuz fait arriver dans la lettre du texte une grande image qui le vitrifie, par

plaque. Celle du paysage même. La chose qui demeure dans le paysage est le paysage lui-même. Que l'espace soit toujours là, c'est comme si de l'apparition avait lieu à chaque instant. Le paysage, c'est que ça apparaît, ça n'arrête pas d'apparaître, c'est-à-dire d'être là juste un peu avant qu'on l'ait vu. L'impression d'apparition opère comme un rappel de ce fait que le monde serait là, qu'on le voie ou non. C'est une impression irréligieuse au sens étymologique puisqu'elle insiste sur l'existence du réel sans lien, hors le rapport.

L'inquiétante étrangeté des scènes grandioses et sinistres à la fois qui ouvrent *La joie dans le ciel* (1989) ne tient pas à leur caractère biblique mais à l'innocence brutale avec laquelle elles font entrer dans les yeux le retour dans le monde des morts qu'elles tirent de terre. Ce qui nous saisit c'est le moment d'apparition pur, la description de l'état d'exister, brut:

*Alors ceux qui furent appelés se mirent debout hors du tombeau.*

*Avec la nuque, ils ont fait aller la terre en arrière; du front, ils ont percé la terre comme quand la graine germe, poussant dehors sa pointe verte; ils ont eu de nouveau un corps. Il y avait un grand soleil; une grande lumière est venue sur leurs mains (id: 13)*

L'étrange n'est pas lié au mythe de la résurrection. En tout cas pas seulement: il est situé au plan plastique, au plan des images. L'image exhibe ce que l'on ne peut conceptualiser c'est-à-dire la position dans l'existence -inanalysable comme telle. La grande image étrange de Ramuz nous immerge dans le paysage absolu qui est la présence sans nom où tout arrive. Voilà un monde frappé d'espace. Le paysage arrive quand l'homme s'en va. Arrive en plus de l'homme et du désir, du manque. Le manque est dans l'esprit de l'homme, pas dans le paysage.

- Et ça ? qu'il disait.
- Ça, c'est l'air
- Et ça ? qu'il disait
- Ça, c'est le rocher (1989: 55)

Le monde de Ramuz c'est le monde tout court. Le monde est ce qui est là, et dont on ne peut sortir. Il est ainsi au carrefour de deux intuitions concomitantes. Celle, d'abord, suivant laquelle *toute sensation est une souffrance* (1995: 12) parce qu'elle constitue le choc d'une extériorité absolue sur le moi. Le monde est l'indice que nous ne sommes pas seuls au monde. Celle, ensuite, suivant laquelle *le poète immobilise l'espace: il tache de le guérir de sa maladie qui est le temps* (*ibidem*). Il y a un caractère indérivable, en raison, de l'espace. En immobilisant la Chose dans l'espace, l'écrivain rend la parole difficile, supprime la différence de potentiel entre le symbolique et le spatial. Alors, pour finir, le fantastique du beau temps traduit comme un refus de l'assimilation idéaliste de l' "être" au "sens". La "grande peur" dans la montagne n'est pas une peur de la montagne. La peur dans le monde est une extase existentielle et s'il y a un dieu des bergers de Ramuz ce pourrait être le vieux grand Pan. Car Pan est le dieu du mystère sans mystère des choses, celui qui voit le monde comme la bête le voit: incompréhensible à force de réalité. Et c'est Pan qui dicte à Joseph, le marinier du *Garçon savoyard*, ces paroles qui disent si curieusement :

*[...] Il y a une belle lumière des fois. C'est blanc, c'est rose, c'est léger.*

C'est Pan, encore, qui veille sur le texte lorsqu'on y lit tout à coup:

*Et il est là, et c'est lui, et tout est bien puisqu'il est là, dans la réalité du monde, avec ses habits vrais, ses espadrilles, sa casquette, pendant qu'elle voit qu'il bouge un peu (1990: 172).*

### Références bibliographiques

- GUERRIN, F. MONTEBELLO, P. (1996) *L'art, une théologie moderne*, Paris, L'Harmattan, coll. L'ouverture philosophique.
- RAMUZ, C.F. (1990) *Derborence*, Paris, Grasset.
- RAMUZ, C.F. (1993) *La grande peur dans la montagne*, Paris, Grasset.
- RAMUZ, C.F. (1989) *La joie dans le ciel*, Paris, Grasset .
- RAMUZ, C.F. (1995)) *Remarques*. Paris, l'Age d'homme.
- RAMUZ, C.F. (1990) *Le garçon savoyard*, Paris, Grasset.